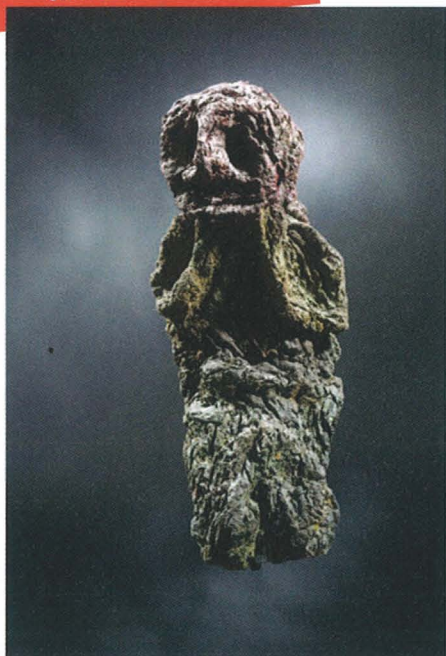


Françoise Monnin
aime



M. Nedjar – Sans titre (Belleville) – 1986 – Papier mâché, pigments et plâtre
31 x 13 x 10 cm

Michel Nedjar à Paris (75)

L'homme, comme son œuvre, est aussi colossal que dense. Voilà plus de 40 ans que son regard, symbolisé par les orbites vides ou les paupières cousues de ses sculptures, transperce l'épiderme des apparences, fouille les ombres et capte les ondes. Il les incarne à la manière des chamans : en enfouissant des reliques au cœur de poupées bricolées - ses « chairs d'âme » - ou en frottant des substances organiques sur des papiers usés. Jusqu'à ce que s'imposent des présences vives, des archétypes puissants.

Autodidacte hypersensible et globe-trotter impénitent, des géants de l'île de Pâques aux hochets katchinas en passant par les momies précolombiennes, si M. Nedjar repart sans cesse à la rencontre de chefs-d'œuvre anonymes et populaires, universels et millénaires, c'est parce que lui aussi est passé maître en la matière des grigris.

Figure essentielle de l'art actuel - connu en Allemagne et aux États-Unis mais relativement ignoré en son pays natal - M. Nedjar est un pilier de la postmodernité. Comme Alberto Giacometti ou Arnulf Rainer, il s'applique à cautériser les plaies occasionnées par notre face à face avec l'existence. À défaut d'un évènement au Musée national d'art moderne (dans les collections duquel l'artiste figure grâce à la donation Daniel Cordier) la petite rétrospective actuelle, organisée avec l'intelligence qu'on lui connaît par le galeriste Christian Berst, tient la route. Voici des modelages en papier mâché, des terres cuites, des cheveux collés, des êtres de coton blanc ravaudé - dans la famille Nedjar on est tailleur - ou encore des dessins à la cire. Autant de diamants. Bruts.

Jusqu'au 12 juillet à la Galerie Christian Berst

www.christianberst.com